



Librairie

**WILDEN**



---

CATALOGUE 46  
*septembre 2022*

10 LIVRES ET MANUSCRITS REMARQUABLES

Librairie Walden

*9 rue de la bretonnerie - 45000 Orléans*  
*+ 33 9 54 22 34 75 [contact@librairie-walden.com](mailto:contact@librairie-walden.com)*

Conditions de vente conformes aux usages du  
Syndicat de la Librairie Ancienne et Moderne  
et de la Ligue Internationale de la Librairie  
Ancienne.



Expert agréé auprès de la  
Fédération Nationale d'Experts  
Professionnels Spécialisés en Art.  
Inventaires - assurances - expertises



*Nous avons le plaisir de vous adresser notre nouveau catalogue. Il rassemble quelques livres et manuscrits parmi les plus remarquables de notre fond. Nous avons ainsi le plaisir de renouer après deux ans d'absence avec notre préférence éditoriale, les catalogues 'papier'. Que ceux qui les attendaient nous excusent pour cette longue parenthèse.*

*Nous vous souhaitons une bonne et studieuse lecture.*

#### NOTRE SERVICE DES BONNES FEUILLES

*Certains d'entre vous ont choisi, récemment ou bien au cours des dix dernières années, d'adhérer à notre service des **Bonnes Feuilles**. À ce titre, ils bénéficient d'un premier regard sur nos acquisitions les plus remarquables, que nous leur présentons dans une lettre électronique de périodicité régulière. Ils ont également la primeur de nos **catalogues papier** qu'ils reçoivent sous forme électronique en même temps que notre imprimeur, soit environ dix jours avant qu'ils parviennent dans les boîtes aux lettres de tous nos clients. Ces avantages, qui leur ouvrent droit à une remise de 10 % sur l'ensemble de leurs achats, leur sont accordés contre l'acquiescement d'une cotisation annuelle de 100 euros, renouvelable les deux années suivantes, avant de compter ad vitam aeternam au nombre de ces happy few. Nous nous ferions une joie que vous les rejoigniez.*



MAGQUART  
PARISIAN 1878 LE GRAND EMPER...

MOIR

ILE ZOLA

PARIS  
G. CHARPENTIER, EDITEUR  
15, RUE DE BENEVOLE-SAINTE-GERMAIN, 15  
1877  
Tous droits réservés.

ÉMILE ZOLA

## 1 L'Assommoir

Paris, Charpentier, 1877

1 vol. (120 x 180 mm) de 1, [2] f., III et 569 p. Maroquin rouge, dos à nerfs orné de filets à froid, titre doré, date en pied, tranches dorées sur témoins, double filet sur les coupes, filets d'encadrement au contreplat, couvertures et dos conservés (reliure signée de René Aussourd).

Édition originale.

Un des 75 premiers exemplaires sur hollande (n° 66).

Rien ne dit mieux les « vingt ans de travail et d'impopularité » de l'écrivain que la préface à *L'Assommoir* elle-même, où Zola présente son roman « attaqué avec une brutalité sans exemple, dénoncé, chargé de tous les crimes ». On lui reproche le ton cru, les expressions des faubourgs et cependant, dit-il, « *L'Assommoir* est sans doute le plus chaste de mes livres. Souvent j'ai dû toucher à des plaies autrement épouvantables. [...] N'importe, personne n'a entrevu que ma volonté était de faire un travail purement philologique, que je crois d'un vif intérêt historique et social. » Et de conclure : « il faudrait lire mes romans, les comprendre, voir nettement leur ensemble, avant de porter des jugements tout faits, grotesques et odieux, qui circulent sur ma personne et sur mon œuvre. » Car, prévient-il dans sa préface : « J'ai un but auquel je vais ». Huysmans prit également la défense du roman dans un texte virulent, « Émile Zola et *L'Assommoir* », qu'il termine ainsi : « J'en ai assez dit, je pense, pour prouver aux personnes qui ont lu les œuvres de ce puissant artiste que tous les racontars débités sur lui sont insanes et bêtes. Le buveur de sang, le pornographe, est tout simplement le plus exquis des hommes et le plus bienveillant des maîtres », réitérant ce qu'il admirait le plus chez Zola, au-delà des ruptures et des oppositions, à savoir « deux de ses qualités foncières, celle de la création des personnages de second plan traités avec une ampleur inconnue jusqu'alors et le maniement prodigieux des foules, se sont accrues encore, s'il est possible, dans [*L'Assommoir*] ».

*L'Assommoir* est le septième titre publié de la série des *Rougon-Macquart*, qui abandonne avec cette parution la tomaison des volumes. Surtout, c'est le titre qui voit apparaître les grands papiers. D'abord des hollande, en nombre croissant, augmentés d'un tirage sur chine (à partir de *Nana*) ou japon (à partir d'*Au bonheur des dames*), sans règle systématique. Quelques volumes (au moins deux : *L'Argent* et *Le Docteur Pascal*) auront droit à des exemplaires sur vélin. *L'Assommoir* ne bénéficie que d'un papier unique - un vergé de Hollande -, dans un tirage limité à 75 exemplaires, ce qui en fait le plus rare des titres de la série sur ce papier, et donc l'un des plus recherchés.

Pour rappel - et mise à jour utiles à certains :

1. *La Fortune des Rougon* (1871)
2. *La Curée* (1872)
3. *Le Ventre de Paris* (1873)
4. *La Conquête de Plassans* (1874)
5. *La Faute de l'abbé Mouret* (1875)
6. *Son Excellence Eugène Rougon* (1876)

Ces 6 premiers titres dont les couvertures comportent une tomaison n'ont pas eu de

grand papier.

7. *L'Assommoir* (1877) : 75 exemplaires sur hollandaise.

8. *Une page d'amour* (1878) : 100 exemplaires sur hollandaise.

9. *Nana* (1880) : 5 exemplaires sur chine, nominatifs pour Céard, Charpentier, Hennique, Huysmans, Zola ; 325 sur hollandaise.

10. *Pot-Bouille* (1882) : quelques exemplaires sur chine ; 250 sur hollandaise.

11. *Au Bonheur des dames* (1883) : quelques exemplaires sur chine ; 10 sur japon ; 150 sur hollandaise.

12. *La Joie de vivre* (1884) : quelques exemplaires sur chine ; 10 sur japon ; 150 sur hollandaise.

13. *Germinal* (1885) : 10 exemplaires sur japon ; 150 sur hollandaise.

14. *L'Œuvre* (1886) : 10 exemplaires sur japon ; 175 sur hollandaise.

15. *La Terre* (1887) : 30 exemplaires sur japon ; 275 sur hollandaise.

16. *Le Rêve* (1888) : 25 exemplaires sur japon ; 250 exemplaires sur hollandaise.

17. *La Bête humaine* (1890) : 30 exemplaires sur japon ; 250 sur hollandaise.

18. *L'Argent* (1891) : 5 exemplaires sur vélin, signés et avec portrait ; 30 sur japon ; 250 sur hollandaise.

19. *La Débâcle* (1892) : quelques exemplaires sur chine ; 33 sur japon ; 330 sur hollandaise.

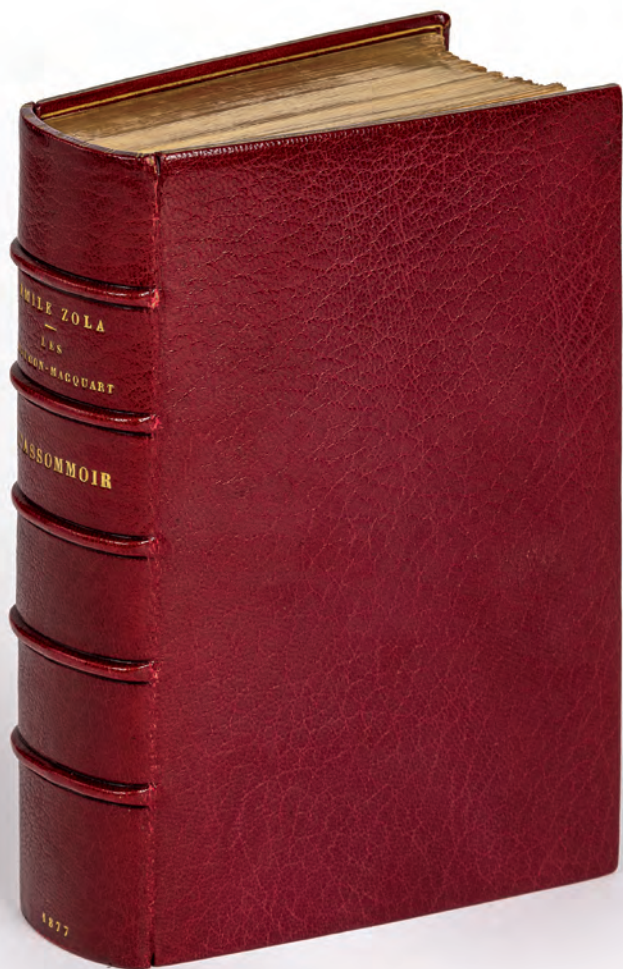
20. *Le Docteur Pascal* (1893) : 5 exemplaires sur vélin ; 40 sur japon ; 340 sur hollandaise.

**Exemplaire parfaitement établi par René Aussourd, avec ses couvertures intactes.**

Carteret, II, 481 ; Vicaire VII, 1204 ; Lhermitte 615 ; Laporte, Bibliographie d'Émile Zola, 254-268 ; Clouzot, 278 ; En Français dans le texte, 296.

28473





EMILE ZOLA  
—  
LES  
CONJURÉS  
MAGQUART

L'ASSOMMOIR

1877



H. G. WELLS

L'Homme  
visible

TRADUIT DE L'ANGLAIS

ACHILLE LAURENT



PARIS

ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES  
Librairie Paul Ollendorff  
10, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1901  
Tous droits réservés

H. G. WELLS

## 2 L'Homme invisible

Paris, Société d'éditions littéraires et artistiques, 1901

1 vol. (130 x 185 mm) de 328 p. Maroquin rouge, dos à nerfs orné de filets à froid, titre doré, date en pied, tranches dorées sur témoins, doublures et garde de veau gris, couvertures et dos muet conservés, étui bordé (reliure signée de Loutrel).

Édition originale de la traduction française par Achille Laurent.

Un des 5 premiers exemplaires sur hollande (n° 5).

Sans en être l'inventeur, H. G. Wells a donné naissance au mythe de l'homme invisible avec ce roman qui exploite toutes les ressources du merveilleux scientifique et impose son auteur, avec Jules Verne, comme le grand pionnier de la science-fiction et de l'anticipation. En trois ans, Wells livre quatre chefs-d'œuvre du genre : *La Machine à explorer le temps* (1895), *L'Île du Docteur Moreau* (1896), *L'Homme invisible* (1897) et *La Guerre des mondes* (1898). Par le pouvoir de son extraordinaire imagination, il introduit une puissante méthode littéraire - la science-fiction - pour interroger l'avenir de l'humanité, les limites entre le naturel et le monstrueux, les bienfaits et dangers de la science, et plus généralement notre place dans l'univers et la vulnérabilité de l'espèce humaine.

*L'Homme invisible* est de loin la plus psychologique des publications historiques de Wells, en tout cas la plus centrée sur l'humain. À la fois satire, farce et tragédie, cette « romance grotesque », selon le sous-titre original, raconte l'« étrange et terrible carrière » de Griffin, le scientifique qui a découvert « le subtil secret de l'invisibilité ». Des siècles auparavant, *La République* de Platon rapportait l'histoire de l'anneau de Gygès grâce auquel un berger pouvait disparaître à sa guise. Wells transpose, lui, le personnage de ce savant, ruiné après une quinzaine d'années passées en vaines recherches, mais qui découvre *in fine* la formule pour devenir invisible : il l'expérimente sur lui-même, notamment pour fuir ses créanciers, mais ne peut plus revenir à sa forme humaine visible, prisonnier d'un corps qui n'émet ni n'absorbe plus de lumière.

Tout comme le berger de l'anneau de Gygès, Griffin profite alors de son nouveau pouvoir de manière totalement immorale. Comme le personnage de Platon qui séduit la reine, assassine le roi et prend sa place, Griffin n'hésite pas non plus à tricher et profiter d'une invisibilité pour s'affranchir de la responsabilité de ses actes : épier les gens, les voler, les terroriser et commettre un meurtre.

La parution en volume du texte suivit presque immédiatement celle de la pré-originale dans le *Pearson's Weekly* en 1897. Sa traduction en français, donnée par Achille Laurent dans *La Revue de Paris* de novembre 1900 à février 1901 puis en volume au mois de mars, connut un grand succès, consacrant définitivement la renommée de Wells.

**Exemplaire à toutes marges, non rogné, sous couvertures muettes d'attente ; le seul autre exemplaire connu parmi les hollande est également dépourvu des couvertures imprimées de l'éditeur. Il se peut qu'elles n'aient jamais été tirées.**

28218

LOUIS ARAGON

LE LIBERTINAGE

Mais tout qui se voit peut se cacher.  
Lacan et Bataille

mf

PARIS  
ÉDITIONS DE LA  
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE  
5, rue de Genèvalle 10<sup>e</sup>

à Dieu, qui se  
de pourquoi je l'aime  
qu'il ne m'a jamais  
de', son ami malgré lui  
Louis A.

LIBERTINAGE

LOUIS ARAGON

### 3 Le Libertinage

Paris, Édition de la NRF, (31 mars) 1924  
1 vol. (115 x 185 mm) de 254 p. et [2] f. Broché

Édition originale.

Un des rares exemplaires d'auteur sur papier vert.

Envoi signé : « À Drieu, qui se demande pourquoi je l'aime parce qu'il ne m'a jamais regardé, son ami malgré lui, Louis A. ».

#### Précieux exemplaire de dédicace à Pierre Drieu La Rochelle.

Drieu rendra la pareille à Aragon en lui dédiant quelques mois plus tard *L'homme couvert de femmes*, son premier roman.

Aragon, « tenant du désordre », refusait les injonctions. Sa virulente préface, apologie provocatrice et brillante de l'amour et de l'anarchie, en atteste : « Je compris qu'on travestissait peu à peu ma pensée [...] on choisissait en moi le moins insolite, et j'allais plaire à ceux-là mêmes qui n'auraient pu parler cinq minutes avec moi sans colère [...]. Je n'ai jamais cherché autre chose que le scandale et je l'ai cherché pour lui-même. »

Les « petites histoires, contes, nouvelles, scènes dialoguées » rassemblées dans *Le Libertinage* sont écrits entre l'éparpillement du mouvement dadaïste et la constitution du groupe surréaliste, dont le *Manifeste* sera publié en octobre par André Breton.

L'ouvrage est dédié à Pierre Drieu La Rochelle. Une amitié passionnée lie les deux hommes depuis maintenant sept ans. Tous deux ont fait la guerre, l'un comme soldat, l'autre comme médecin auxiliaire, tous deux en sont revenus avec « la haine des planqués responsables de cette boucherie ». D'abord attiré par le pacifisme, Drieu se mêle aux surréalistes dans les années 1920 après que son épouse Colette lui a présenté Aragon au printemps 1917. Ce dernier n'est pas insensible à son charme, malgré des opinions politiques qui deviendront opposées. Drieu se laisse entraîner par Aragon dans le mouvement dada, qui professe un mépris absolu pour les institutions, avant que le surréalisme prenne le relais. Drieu fréquente le milieu intellectuel bourgeois tout autant que les soirées de la jeunesse parisienne et les prostituées, fidèle à une posture rebelle d'esprit grand bourgeois au-dessus des normes.

La rupture se produit un an après la parution du *Libertinage*, à l'occasion, le 1<sup>er</sup> juillet 1925, d'une « Lettre ouverte à M. Paul Claudel », formant un « Tract surréaliste » auquel Drieu s'oppose violemment. Il publie une sorte de lettre ouverte en août 1925 dans *La Nouvelle Revue française* : « vous êtes tout bonnement en train de prendre position [...] Maintenant, vous doublez votre art poétique d'une ligne d'appui politique selon un procédé périodiquement utilisé par les littérateurs en France. Vous vous installez en face des

néo-classiques, dans le même secteur étroit, encombré de vieux cadavres et de galimatias de l'autre siècle [...]. » Drieu attaque nommément Aragon, tout en se définissant lui-même comme « républicain national, impressionné d'action française ». Ébranlé, Aragon lui répond dès septembre, toujours dans *La NRF* : « Comme tu as peur d'être dupe : ça pourrait ne pas être parisien le mot République que tu me reproches, parce que je ne t'ai jamais caché, tant pis pour le ridicule, que j'étais prêt à mourir pour ce mot-là [...]. Je ne veux pas te répondre que je n'ai pas crié : Vive Lénine ! Je le braillerai demain, puisqu'on m'interdit ce cri, qui après tout salue le génie et le sacrifice d'une vie ; tes coquetteries à Maurras me semblent plus intéressées. Vive Lénine, Drieu, quand je te vois ainsi te complaire à ce vague intellectuel, à cet esprit de compromission où pas une idée ne tient, pas un critérium moral [...]. Regarde, encore une fois mon ami, avec quelles gens tu te ligues, dans le sens de quelles gens tu abondes [...]. Eh bien, va, mon garçon, puisque tu leur as fait risette, voilà leur appeau. Tu sais de reste que je tiens les gens d'Action Française pour des crapules [...]. Il me faut aujourd'hui ce ton pour te parler ce langage. Mais es-tu bien celui qui était mon ami ? Celui-ci était un homme triste, qui n'avait pas d'espoir, qui rongait sa vie comme un frein, un homme irrésolu [...]. Tu n'es qu'un homme comme les autres, et pitoyable, et peu fait pour montrer leur chemin aux hommes, un homme perdu, et que je perds. Tu t'en vas, tu t'effaces. Il n'y a plus personne au lointain, et, tu l'as bien voulu, ombre, va-t'en, adieu. »

Drieu inspira à Aragon le personnage d'Aurélien, incarnation du mal du siècle de la génération d'après-guerre (Aragon souhaite réfléchir, à travers ce personnage, à la trajectoire d'une partie de cette génération vers le fascisme). L'admiration en laquelle Aragon tint longtemps Drieu interdit sans doute à ce dernier un rapprochement plus précoce encore avec l'Action française. Néanmoins, la rupture fut brutale et définitive entre ces deux frères inséparables qu'un lien profond, étroit, mystérieux unissait.

« J'espérais vraiment que vous étiez mieux que des littérateurs, des hommes pour qui écrire est action, et toute action la recherche du salut [...]. Il vaudrait mieux laisser tout cela tranquille et chanter l'amour, ce qui est beaucoup plus dans nos cordes », écrivait Drieu dans *La NRF* d'août 1925.

M. Serra, *Les frères séparés : Drieu la Rochelle, Aragon, Malraux face à l'Histoire*.

28153



à Dieu, qui se  
de pourquoi je l'aime  
qu'il ne m'a jamais  
de', son ami malgré lui  
Louis A.

LIBERTINAGE







MAX JACOB - PABLO PICASSO

#### 4 Chronique des temps héroïques

*S.l.n.d. [Saint-Benoit-sur-Loire, vers 1936-1937]*

Manuscrit autographe à l'encre noire de 70 f. in-4, numérotés 23-92 [avec un f. 74 bis, f. 70 manquant], montés sur onglets. Maroquin bordeaux, dos lisse, double encadrement de filets à froid sur les plats, encadrement intérieur de même maroquin orné de filets à froid, tranches dorées (Semet et Plumelle).

**Important manuscrit autographe de travail, avec corrections, ratures, ainsi que variantes et passages inédits. Ce manuscrit est celui d'après lequel fut établie l'édition de cette *Chronique*, publiée en 1956.**

**Il était alors la propriété de Louis Broder, l'éditeur du texte.**

Ce témoignage capital et de première main sur le cubisme devait initialement introduire les mémoires du marchand d'art Paul Guillaume, disparu en 1934. Max Jacob y travailla plusieurs années, mais n'en publia qu'un fragment en janvier 1937 dans la revue *Les Feux de Paris* sous le titre « Le Tiers transporté ».

Pour le quatre-vingtième anniversaire de la naissance de l'auteur en 1956, Louis Broder en publia la version intégrale, avec des illustrations de Picasso, l'ami historique de Max Jacob.

Les pages 36-38 offrent plusieurs passages raturés, restés inédits. Par ailleurs, le manuscrit diffère légèrement de l'édition dans l'emplacement des titres et sous-titres. C'est à partir de ce jeu que Broder publia ces *Chronique des temps héroïques*, en y ajoutant la partie publiée dans *Les Feux de Paris*, en 1937, dont le manuscrit lui manquait à l'époque (p. 1-33, feuillets 1-22). Propriété du libraire Bernard Loliée, il fut cédé lors de la vente de sa bibliothèque (22 mai 2019, n° 27.)

Broder fera relier l'ensemble de ses manuscrits à l'identique de l'exemplaire unique sur papier japon qu'il s'était destiné : un décor de filets à froid, composé par Plumelle sur une reliure de maroquin bordeaux établie par Semet.

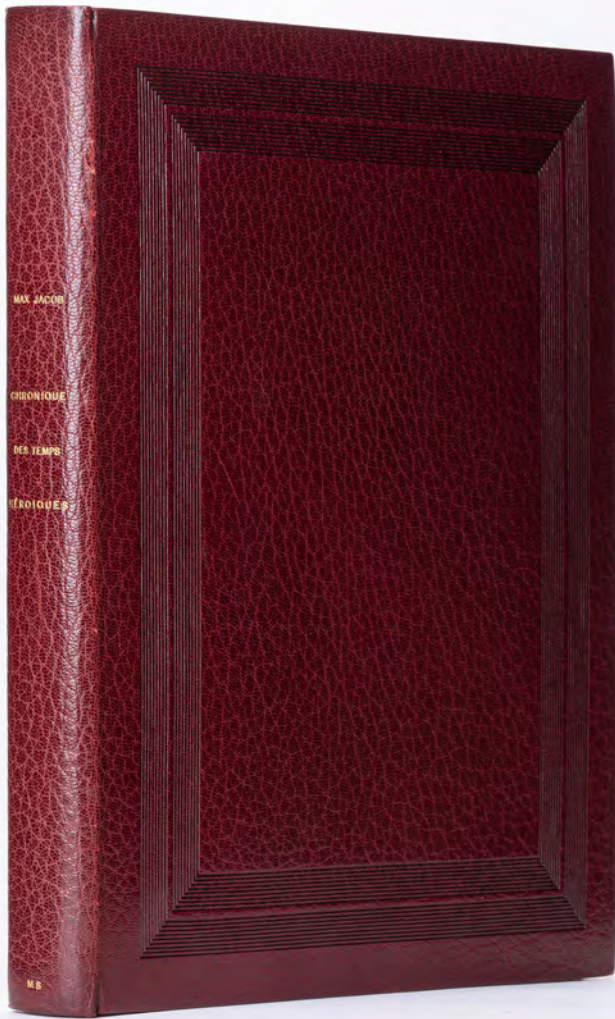
Dans l'idée d'y adjoindre un jour les 22 feuillets du début du texte, Broder demanda à son relieur de réserver la place nécessaire en tête de volume, ou figurent autant de feuillets vierges, prêts à les recevoir. Il fit également monter en tête un portrait photographique de Max Jacob, le montrant dans sa chambre de la rue Gabrielle en 1917, selon la légende manuscrite au dos (tirage argentique, 239 x 180 mm).

Le manuscrit Broder commence donc à la page 33 du texte publié et offre toute la suite du texte - à l'exception du chapitre VI, qui est ici remplacé par trois pages inédites intitulées « Voyage en Suisse » (p. 71-73), acquises chez un libraire parisien en 1966 : « Ils sont inédits et doivent prendre place avant la page 99 de la *Chronique des temps héroïques*, en début de chapitre » et du folio 70 « page de titre de la seconde partie ? ».

Le catalogue de la vente Loliée mentionne deux chapitres des *Temps héroïques* conservés dans des collections publiques : « Mouvement moderne » à la bibliothèque d'Orléans, et « Art nègre » au fonds Gompel-Netter de la BnF. Après consultation, ils ne constituent pas à proprement parler des parties originales du manuscrit, mais des notes et des articles préparatoires.

28110





MAX JACOB

CHRONIQUE

DES TEMPS

HÉROÏQUES

M.B.

enroyis a l'union se que  
Ayres? Au pris de se que  
pourrait-on se reser  
— Je viens de recevoir  
la lettre de Guy. Truisme  
se se reser  
ce n'est, puis que  
Prensa, m'a fait Gasous  
pour rien, et que de  
liens pas a recommencer. Je  
de meme puis  
le remords d'arou  
netto de l'cau  
in afin d'obtenir

seta puelle sans cette fleur de  
de chou.  
Soyez avec gentile pour  
dieu a Guy, tu se ra  
tentes a l'A. d'Anglure,  
il enait de saros si le  
aproduction de ms articles  
ere paye ou non. Reques  
se me ferait pas d'ore  
ce que li'veur, qu'au  
moins on me paie. Ah!  
si j'etai seul et libre!  
Bonne nuit  
Sber no vis

GEORGES BERNANOS

## 5 [Lettres à son éditeur Charles Ofaire]

*Brésil, 1939-1942*

65 lettres autographes signées, rédigées à l'encre noire sur papier ligné, environ 170 pages montées sur onglet. Demi-marquin vert à coins, étui bordé (reliure signée de Devauchelle).

**« Mon procédé a toujours été de scandaliser quelques imbéciles pour contraindre les autres à réfléchir. » (10 février 1941)**

Une correspondance dans la guerre : ces 65 lettres de Georges Bernanos adressées à son éditeur et ami Charles Ofaire, toutes écrites depuis le Brésil entre septembre 1939 et décembre 1942, portent en effet la marque de l'Histoire. Bernanos y entra pleinement et reste - parmi de rares autres - l'un de ceux les plus entièrement engagés dans cette 'Résistance extérieure'.

Le 19 juillet 1938, Georges Bernanos quitte la France pour l'Amérique latine : après avoir d'abord pensé au Paraguay, il décide de s'installer au Brésil. Il ne rejoindra la France qu'en 1946, deux ans avant sa mort.

Bernanos est alors en train de changer de maison d'édition : il souhaite quitter son éditeur historique, Plon, et se rapproche de Gallimard, chez qui seront publiés en 1939 *Scandale de la vérité* et *Nous autres français*. Il emporte avec lui les prémices d'un roman qui lui tient beaucoup à cœur - il en est plusieurs fois question dans cette correspondance -, *Monsieur Ouine*, dont un premier manuscrit avait été confié à Plon. Ce passage de Plon à Gallimard est significatif du déplacement que Bernanos opère alors dans son travail d'écrivain : il délaisse la forme romanesque, se l'interdit même et concentre son énergie et son talent à dénoncer ce qui doit l'être : la démission des politiques français face au nazisme. « Nous buvons depuis des jours, à long traits, l'angoisse et l'humiliation. Les hommes de Munich ont accompli leur tâche » (21 mai 1940). Depuis la guerre d'Espagne dont il a vécu les premières heures à Palma de Majorque, Bernanos a plongé dans la guerre, celle des mots - alors que ni son âge ni sa santé ne lui en permettait une autre.

Le texte définitif de *Monsieur Ouine* ne sera donné qu'en 1943 et publié au Brésil, par les soins de Charles Ofaire. Suisse d'origine, Ofaire s'est établi au Brésil en 1941, débarqué le 11 septembre par le Transatlantique Uruguay. Cet ancien directeur des éditions Desclée de Brouwer & C<sup>ie</sup> en Belgique y fonde alors les éditions Atlantica Editora. Mais les contacts avec Bernanos sont établis dès 1939, peu après l'arrivée de l'écrivain au Brésil. Après un bref passage par Rio de Janeiro, Bernanos s'établit dans l'état du Minas Gerais, d'abord à Pirapora, puis à Barbacena, où il achète la fameuse ferme « Cruz das Almas » - d'où il tirera le titre du *Chemin de la Croix-des-âmes*. C'est depuis ce bout du monde qu'il correspond et reçoit à plusieurs reprises - quand il ne le rencontre pas à Rio, celui qui va devenir son ami.



Inlassablement, et cette correspondance en est le témoin capital, Bernanos ne se soucie plus que de porter sa voix aussi loin que possible, de répondre aux multiples sollicitations des journaux étrangers qui réclament ses articles, son avis, son témoignage sur le drame en train d'avoir lieu et qu'il avait - comme quelques rares observateurs - prévu. « Une Revue, *Dublin-Review*, m'a demandé par câble, il y a trois semaines, un article 'sur la guerre, St Louis, Jeanne d'Arc, et l'honneur français'. Ça manque un peu de tact de me demander de parler en ce moment de l'honneur français. Tant pis. » (28 novembre 1940).

Ses liens d'amitiés avec Ofaire sont sensibles au fil de cette correspondance. Il le charge de différentes 'missions' qui excèdent a priori leur relation professionnelle ; en particulier concernant son œuvre romanesque, (*Monsieur Ouine*) dont il charge Ofaire de faire établir une dactylographie et une traduction. Des quelque 300 articles ou messages radiodiffusés que Bernanos donnera pendant ces années au Brésil, Ofaire fut souvent chargé de les faire dactylographier et traduire, et de veiller aux différentes publications comme celles dans le bulletin périodique du comité de Gaulle de Rio de Janeiro ou de Buenos Aires (*La France libre* devenue *La France combattante*) et surtout dans le plus grand quotidien de l'époque, *O Jornal* - dont il est ici question à maintes reprises. Le premier article qu'il y donna date du 29 juin 1940. À partir de janvier 1942, Bernanos y fit une collaboration régulière qui sauva en partie la situation très précaire dans laquelle il vivait avec sa femme et ses six enfants. Sans compter les messages diffusés par la BBC et télégraphiés à Londres...

Les grands volumes du *Chemin de la Croix-des-Âmes* recueilleront ces articles de combat, réunis entre 1943 et 1945 et publiés par Ofaire. C'est là aussi l'occasion de nombreux échanges entre les deux hommes, tant au sujet des éditions françaises que des traductions. Car le temps est compté : la guerre va bon train et Bernanos tient à ce que le public entende 'au bon moment' son message.

Il partage également avec Ofaire ses soucis domestiques, le pressant par exemple de « récupérer une selle pour son cheval qu'il a commandé à Rio ou lui demandant conseil pour repeindre son salon et choisir la couleur d'un tissu pour la chambre de Jeanne - son épouse. Il y va même de petits croquis avec mesures et couleurs de son intérieur en chantier (le père de Bernanos était décorateur d'intérieur et l'on ne peut ignorer là quelques réminiscences paternelles) ; il y invite Ofaire : « ce n'est pas fini, mais on s'en fiche que vous couchiez par terre, vous nous donnerez des conseils. »

Bernanos comme Ofaire seront appelés par le général de Gaulle à des postes importants que l'auteur du *Journal d'un curé de campagne* déclinera plusieurs fois.

Quant à François Mauriac, qui à la même époque lui suggérait de 'penser' à l'Académie, Bernanos répondit :

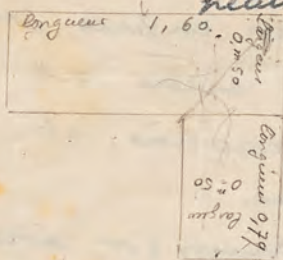
« Quand je n'aurai plus qu'une paire de fesses pour penser, j'irai l'asseoir à l'Académie. »

Feux & Flammes - Bibliothèque Dominique de Villepin - I. Les Voleurs de feu, 2013, n° 145 ; Béguin, avec appendice.

27376

celle du divan  
 Ensuite ~~prolonger~~ ~~divan~~. Le divan occupe la

de la pièce. Ci-dessous  
 le divan. L'épaisseur des  
 petits matelas  
 courus

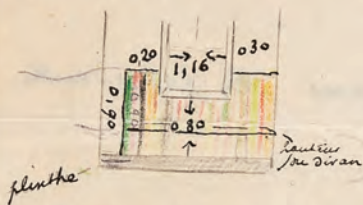


sera  
 de  
 0<sup>m</sup> 10 environ



Attention! Attention! J'ai fait

à mi le projet de renouveler le paroi du mur de la  
 même étoffe que celle des matelas du divan (celle où il y  
 du vert. Voilà le tracé, en plan vertical, naturellement



Voilà le second tracé, l'autre angle. Le mur fait le plein  
 de faire un dessin. Il faut une pièce d'étoffe de 1,3  
 de largeur (de l'angle du mur à la fenêtre) sur  
 0,90 de hauteur. Évidemment une partie de cette  
 étoffe sera cachée par le divan, mais je préfère  
 y aller largement. (Et allez donc!)

Restent les courus. Ayant sous les yeux  
 les dimensions des deux divans, vous voyez ce  
 qu'on peut mettre de courus, et quelle soit être  
 leur dimension. (Le divan a 0,50 de large). Pour  
 ces courus, l'étoffe marron et bouton doré.





CAHIER

des

BRAQUE

[GEORGES BRAQUE]

## 6 Derrière le miroir

Cahier de Georges Braque. 1917-1947

Paris, Maeght, (20 janvier) 1948

1 vol. (285 x 390 mm) de [53] f. Broché, sous couverture illustrée en couleurs, chemise et étui.

Édition originale.

94 pages manuscrites en fac-similé des carnets autographes des dessins et des textes de Georges Braque, le tout reproduit en photolithographie par Mourlot Frères.

La couverture est illustrée d'une lithographie originale de l'artiste.

Le tirage est limité à 750 exemplaires sur vélin du Marais.

**L'exemplaire de René Char**, justifié à la main, enrichi d'une photographie contrecollée et légendée par Char : « Varengeville Février 1948 ».

Envoi signé : « Au poète René Char, avec empressement, pour que ce sillage aille jusqu'à vous. G. Braque 1948 ».

Il s'agit du premier cahier consacré à Georges Braque, un an après sa rencontre avec Aimé Maeght, son futur marchand. Braque et Char nouent leur amitié à partir de 1947 et aussitôt ce dernier accepte de donner un texte pour le premier numéro de *Derrière le miroir* consacré à l'artiste, pour la première exposition de Braque chez Maeght à Paris (*Derrière le miroir, Georges Braque*, n° 4, juin 1947). Après l'exposition, Maeght publie le *Cahier de Georges Braque, 1917-1947*, aboutissement de ses réflexions sur l'art.

Char et Braque se rencontrent pour la première fois en septembre 1947 lors de l'exposition d'art moderne organisée par Yvonne Zervos, en marge du premier festival d'Avignon créé par Jean Vilar avec l'aide du poète. La complicité des deux hommes est immédiate. Braque séjourne dès l'automne aux Busclats, chez Char, que le peintre invite à Varengeville-sur-mer, dans la maison normande qu'il possède avec son épouse Marcelle.

**Exceptionnel exemplaire et premier témoignage de l'artiste vers le poète, son futur 'Allié substantiel'.**

Formidable témoignage, la photographie dédiée par Braque est **la plus ancienne connue des deux hommes ensemble et ce tirage est inédit**. Elle est l'œuvre de Mariette Lachaud, la fille de la cuisinière des Braque. « Un jour, le peintre lui offre un appareil-photo, rappelle Joanne Snrech, conservatrice au musée des Beaux-Arts de Rouen. Mariette Lachaud va alors photographier le quotidien de la maison. Il existe un fond encore peu exploité. Les photographies ne sont pas toujours de très grande qualité mais elle est là à chaque fois au bon moment. Elle saisit des instants très intimes. C'est un précieux témoignage ». On connaît de cette photographie une variante, où Char regarde Braque, qui sera utilisée quinze ans plus tard pour l'édition à 21 exemplaires de *Ainsi va l'amitié*, publiée par PAB en 1962, qui contenait quatre photographies de Mariette

Lachaud, seul témoignage publié de l'amitié entre le poète et le peintre.

Ce cinquième tirage, dont il n'existe que ce tirage princeps, fut offert à Char pour orner l'exemplaire. Ce dernier s'empressa de le légèrer et de le dater, répondant ainsi à la dédicace de son ami. Le « sillage » convoqué par Braque prendra plus que corps puisqu'il mènera les deux hommes vers une amitié réciproque et plusieurs collaborations majeures. La première se fera dès l'année suivante, inspirée par le séjour à Varengeville : l'illustration par Braque du *Soleil des eaux* (Matarasso, 1949), qui inaugurera le motif de l'oiseau. Char aura donné juste avant une préface à l'*Héraclite d'Éphèse* (Cahiers d'Art), sur le texte d'Yves Battistini, illustrée d'une eau-forte de Braque. Suivra, en 1950, l'important texte « Sous la verrière » (in *Derrière le miroir*, n° 25-26, janvier 1950), une « conversation souveraine » dans laquelle Char instaure un dialogue entre le poète et le peintre, lequel « fait entrer quelque lumière » dans son tableau, que le poète assimile à une « vérité [...]. Chemin faisant, ce qui importe, c'est de fonder un amour nouveau à partir d'être et d'objets jusqu'alors indifférents ». Suivront *La Bibliothèque est en feu* (Louis Broder, 1956), *À Braque* (PAB, 1956), *Jeanne qu'on brûla verte* (PAB, 1956), *Cinq poésies en hommage à Georges Braque* (PAB, 1958), *Le Ruisseau de blé* (PAB, 1960), *Nous ne jalousons pas les dieux* (PAB, 1962) et évidemment le point d'orgue de cette aventure *Lettera Amorosa* (Engelberts, 1963), leur dernière collaboration, présentée à l'exposition *Georges Braque - René Char* à la Bibliothèque Doucet où, souligne Georges Blin dans la préface, « la mutualité de l'entente répond à celle de l'écoute ».

Braque décèdera le 31 août 1963 et Char rédige, dès le 5 septembre, une merveille de petit texte d'hommage, *Songer à ses dettes*, qu'il fait publier à *La NRF* en octobre, puis chez PAB en janvier 1964. Il y exprime peine et reconnaissance envers celui qui lui fit découvrir où était son devoir, sinon son exigence, « celui qui nous aura mis les mains au-dessus des yeux pour nous apprendre à mieux regarder ».

Coron, *Le Fruit donné*, p. 44.

27959



Au poète René Char

avec empressement

pour que ce sillage  
aille jusqu'à vous

G. Mrazec

1948



Yarengerville Février 1948.

ma sœur  
tant qu'elle a obtenu  
qu'elle qui fut difficile  
à aller

*Yves*

Le  
VIVAGE  
des  
Syrtes

JULIEN GRACQ

## 7 Le Rivage des Syrtes

*Paris, Corti, (25 septembre) 1951*

1 vol. (130 x 200 mm) de 352 p. et [1] f. Maroquin fauve, dos à nerfs, titre doré, tête dorée, coupe guillochée, contreplats à encadrement orné d'un filet doré, étui (Seguin, Relieur Angers).

Édition originale.

Un des 40 premiers exemplaires sur vergé de Rives, celui-ci hors commerce.

Envoi signé :

« à ma sœur en espérant qu'elle adoptera ce pupille qui fut difficile à élever. Louis ».

*Le Rivage des Syrtes* est un roman merveilleux, situé dans un paysage imaginaire de lagunes engourdis de silence dont Gracq a le génie de la description ; une description fouillée, savante, adéquate, tout en conservant le mystère de ce qu'il décrit avec acuité. En bon géographe, Gracq étonne par sa connaissance du vocabulaire technique et poétique des terres, des isthmes, des montagnes, des roches, des vallées, des promontoires. Les îles deviennent des géants de pierre qui dorment dans l'océan, les plages sont des langues de sable et les jetées deviennent de grandes mains qui brassent la mer. C'est aussi une évocation en filigrane de l'atmosphère fantomatique de la « drôle de guerre », qui précéda le conflit de la Seconde Guerre mondiale, qu'il développera dans *Un balcon en forêt* en 1958.

Gracq, dans l'immédiat après-guerre, est à l'écart du monde littéraire. Il en a donné la mesure dans *La Littérature à l'estomac*, son pamphlet de 1950. Il a alors quarante ans, une œuvre qui se construit avec discrétion, mais qui commence à compter. L'attribution du prix Goncourt, et son refus obstiné de le recevoir, déclenche une polémique, le roman bénéficiant d'une publicité non désirée mais efficace (Corti, en décembre 1951, procède à un nouveau tirage de 127 000 exemplaires ; le premier n'était que de 7000. On est loin des 130 exemplaires vendus de *Au château d'Argol*) qui place le texte au sommet des ventes. Les chimères élaborées d'Orsenna et du Farghestan empruntent à l'histoire, à la géographie, à l'architecture comme aux paysages pour créer un monde onirique, « un imprécis d'histoire et de géographie » comme le définit joliment Antoine Blondin (*Rivarol*, 6 décembre 1951).

**Précieux exemplaire sur grand papier, qu'il offre à sa sœur, Suzanne.**

L'ouvrage fut ensuite confié, comme plusieurs autres exemplaires personnels, au relieur attiré des deux habitants de la maison familiale de Saint-Florent-le-Vieil, l'artisan relieur-doreur Seguin, installé rue David d'Angers dans la cité poitevine. Louis et Suzanne Poirier lui réservaient leurs ouvrages personnels les plus intimes.

On sait les liens quasi fusionnels qui existaient entre Gracq et sa sœur qui, leurs vies durant, ne se sont pour ainsi dire jamais quittés. Dès l'enfance, Suzanne prit soin de son jeune frère ; elle l'initia à ce qui deviendra l'une de ses grandes passions, le jeu d'échecs.

Julien Gracq est le second enfant de la famille Poirier. Sa sœur Suzanne, de neuf ans son aînée, est née en 1901. Elle ne quitta jamais la maison familiale de Saint-Florent-le-Vieil, où Gracq venait régulièrement la visiter avant de s'y établir.

« C'est une maison particulière, car c'est la maison des parents de Louis Poirier. Nous sommes là beaucoup plus chez Louis Poirier que chez Julien Gracq [...] À Saint-Florent-le-Vieil, c'est Monsieur Poirier que les gens connaissent, regardent avec une certaine méfiance, une certaine distance. C'est ensuite la maison qui a été très longtemps occupée [avec] Suzanne Poirier, la sœur aînée, aimée, admirée entre toutes de Julien Gracq. Et du reste, lorsque je me suis rendu pour la première fois à Saint-Florent, j'ai découvert vraiment dans l'intimité familiale d'un dimanche après-midi de février, dans une maison de province tout à fait surannée, hors du temps, le grand écrivain, accompagné de sa sœur qu'il avait tenue à me présenter, et ce fut pour moi un moment d'émotion (Philippe Le Guillou, *Le Déjeuner des bords de Loire*).

Jérôme Garcin témoigna également de la maison, « version terrestre du bout du monde qu'il ne quitte guère. Il craint qu'en son absence sa sœur de quatre-vingt-onze ans ne fasse une mauvaise chute [...]. Tel un indiscret, le fumet du déjeuner glisse lentement sous la porte. Suzanne Poirier fait chanter la marmite dans la cuisine voisine ». Il rapporte également que Saint-Florent-le-Vieil n'a pas été épargné par les bruits modernes : « Certains soirs, ajoute-t-il, ça vrombit même plus que dans certains quartiers de Paris ! » Si on lui demande ce qui a le plus changé depuis l'époque où, enfant, il jouait sur le pavé du quai, entre les claies de châtaigniers et les battoirs des laveuses, il répond avec fatalisme que la vie s'est déplacée 'du haut vers le bas'. Un prolapsus urbain, en somme. Le moraliste pointe derrière le géographe. » (Jérôme Garcin, *Littérature vagabonde*)

Suzanne mourra le 25 mars 1996 à l'âge de quatre-vingt-quinze ans ; Louis lui survivra presque douze ans, seul dans la maison de Saint-Florent. Il décéda le 22 décembre 2007 à Angers âgé de quatre-vingt-dix-sept ans.

Les manuscrits de travail et la mise au net de ce roman sont conservés à la Bibliothèque nationale de France (Legs Julien Gracq, 2008).

Les exemplaires dédicacés du *Rivage des Syrtes* en grands papiers sont rares. On en connaît quatre parmi les hors commerce, ceux offerts à Colette, à Corti, à sa mère et celui-ci ; et seulement deux parmi les 40 exemplaires numérotés, ceux-là le sont à des personnes sans attache particulière avec Gracq.

Boie (B., dir.), « Notice au Rivage des Syrtes », dans Gracq (J.), *Œuvres complètes*, I, Gallimard, La Pléiade, 1989.

28206





Julien et Suzanne Poirier en canotage sur la Loire (circa 1990).  
© D.R.



*Le  
livre  
de  
ma mère*

ALBERT COHEN

## 8 Le Livre de ma mère

Paris, Gallimard, (mars) 1954

1 vol. (115 x 185 mm) de 221 p. et [1] f. Veau mastic bord à bord, plats ornés d'une bande de papier peint sortie de petites pièces de veau volantes, gardes velours rose, dos lisse, titre à l'enser vert, couvertures et dos conservés, emboîtement (reliure signée de N. Kiyomiya, 2011).

Édition originale.

Un des 40 premiers exemplaires sur vélin pur fil (n° 12).

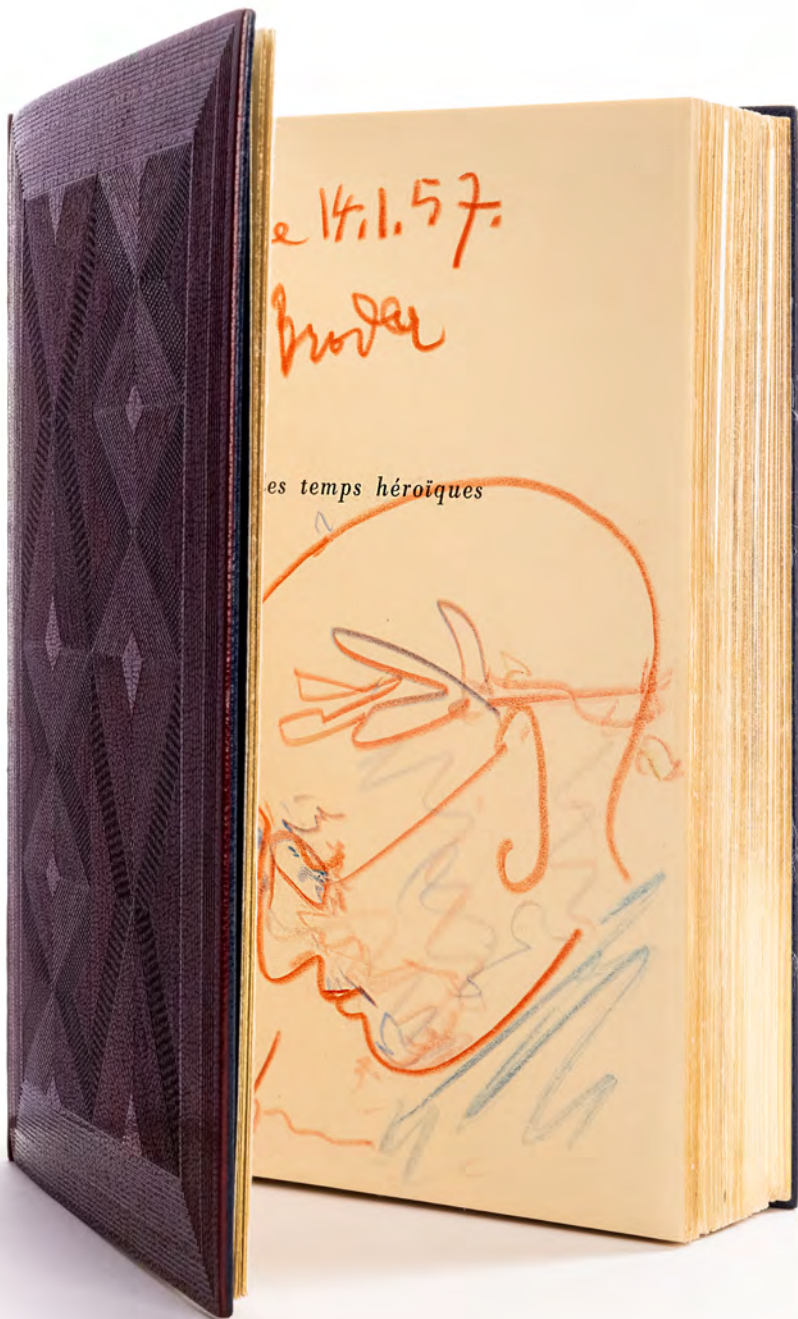
« Glas des endeuillés, chant des morts que nous avons aimés » : c'est par ses mots, au prix d'une légère variante, qu'Albert Cohen titre la première version du texte, intitulée « Chant de mort ». Elle est publiée en quatre parties, de juin 1943 à mai 1944 dans la revue *La France libre*, alors qu'il se trouve à Londres, où il a trouvé refuge en juin 1940 avec sa femme et sa fille pour échapper à l'avancée nazie. Cohen en entreprend l'écriture pour permettre à sa nouvelle compagne Bella Berkowich, rencontrée en 1943, d'avoir la sensation d'avoir côtoyé Louise Judith Cohen, née Ferro, qui n'avait pu prendre part au voyage. Restée à Marseille, elle y décèdera le 10 janvier 1943 sans avoir pu revoir son fils. La culpabilité ne quittera pas Albert Cohen et ce sentiment donnera à son œuvre une dimension lyrique de « chant de mort ».

Le texte final est publié en 1954, à peine remanié par rapport à la version originelle. La critique littéraire salue une œuvre puissante et sincère, déjà qualifiée de chef-d'œuvre, douze ans avant *Belle du Seigneur*. Marcel Pagnol, l'ami d'enfance d'Albert Cohen, fut l'un des premiers à souligner l'universalité du message délivré : « cet hommage à une mère particulière atteint continuellement au général » (*Combat*, 27 mai 1954).

« Pleurer sa mère, c'est pleurer son enfance. L'homme veut son enfance, veut la ravoïr, et s'il aime davantage sa mère à mesure qu'il avance en âge, c'est parce que sa mère, c'est son enfance. J'ai été un enfant, je ne le suis plus et je n'en reviens pas. » Avec des accents parfois proustiens, il évoquera bien plus tard dans ses *Carnets* les « angéliques médicaments » de son enfance : « jamais plus, le baume tranquille dont j'aimais le nom, chère huile verte qu'avec une boule de coton elle étendait sur mon dos... Jamais plus, alcool camphré, sirop de tolu, eau des Carmes, élixir de Garus, alcoolat vulnérable, sirop de polygala, charmants guérisseurs de mon enfance » (Gallimard, 1979, p. 43).

Délicate reliure de Nobuko Kiyomiya, en parfaite adéquation avec le texte.

18859



e 14.1.57.

Prode

es temps héroïques

MAX JACOB - PABLO PICASSO

## 9 Chronique des temps héroïques

Paris, Louis Broder, coll. « Écrits et Gravures », n° 2, (24 octobre) 1956

1 vol. (190 x 255 mm) de 122 p. et [1] f. Maroquin grenat, décor de filets à froid sur les plats, reprise du décor sur le dos, doublures de maroquin bleu, gardes de soie, titre doré, tranches dorées sur témoins, couverture illustrée conservée, chemise et étui bordés (reliure signée de Semet et Plumelle, 1960).

**Précieux exemplaire, unique, sur japon.**

Imprimé spécialement pour l'éditeur Louis Broder, il est exceptionnellement enrichi d'un **grand portrait original par Pablo Picasso**, aux crayons de couleurs (bleu et rouge) représentant Max Jacob, signé et daté :

« Picasso, Cannes le 14.1.57 pour Louis Broder ».

C'est le seul exemplaire imprimé sur ce papier, avant les 170 exemplaires du tirage, tous imprimés sur vergé de Montval.

Les 30 premiers exemplaires sont enrichis d'une suite des trois pointes-sèches.

Cet exemplaire, composé pour et par Louis Broder, contient en sus les pièces suivantes :

- la couverture lithographiée, imprimée sur japon ;
- le portrait-frontispice lithographié, sur japon, ici rehaussé à la main et en couleurs par Picasso ;
- le portrait-frontispice sur vergé de Montval, justifié 2/2 et exceptionnellement signé ;
- le portrait-frontispice sur vélin fort - seule épreuve connue sur ce papier,
- les 3 pointes-sèches, sur japon également, ici aussi exceptionnellement **rehaussées à la main et en couleur par Picasso**.
- les 3 pointes-sèches sur vergé de Montval, exceptionnellement signées par l'artiste.

On ne connaît aucune autre suite de ces trois pointes-sèches signées, hormis celles des épreuves Broder qui comportent la mention autographe du peintre au crayon : « Bon à tirer / Picasso / Cannes le 10.9.56 » (Aguttes, septembre 2021, n° 442). La suite présente dans les 30 exemplaires du tirage de tête n'est signée dans aucun exemplaire connu ;

- la couverture en lithographie de l'étui, en triple état ;
- le feuillet de souscription, sur japon ;
- un état supplémentaire de la lithographie du deuxième plat de l'étui ;
- la suite des 24 bois gravés par Aubert sur vergé de Montval.

Le texte de cette *Chronique* est une commande passée en 1935 à Max Jacob par l'épouse du marchand d'art Paul Guillaume pour honorer sa mémoire. Elle s'adressait ainsi à celui qui saurait le mieux relater l'époque de cette avant-garde qu'il avait tout à la fois initiée et vécue aux côtés d'Apollinaire, Picasso, Salmon ou Braque.

« Le projet deviendra ce récit fondamental sur le cubisme : *La Chronique des temps héroïques*, commencée en 1935 dont seul le début parut du vivant de Max Jacob, en 1937. C'est en 1956 que Louis Broder en fera cette édition limitée, à l'occasion du quatre-vingtième anniversaire de la naissance du poète, avec des eaux-fortes de Picasso, d'après un manuscrit complet des huit chapitres. Le texte de cette édition n'avait jamais été repris depuis. Il n'existe pourtant pas de témoignage aussi vivant et direct sur l'aventure de l'art moderne, depuis la bohème montmartroise jusqu'aux frasques des années folles. »

Picasso y a créé 3 hors-textes, traités à la pointe-sèche, datés du 7 septembre 1956 (d'après le bon à tirer du frontispice) : elles représentent chacune Max Jacob écrivant, nu de dos ainsi que son profil, tête penchée. Picasso avait également fait un portrait de profil de son ami alors qu'il était à Vallauris, le 23 septembre 1953 - celui qu'il décida de retenir ici pour le frontispice de ce livre : le bon à tirer de cette lithographie est daté « Cannes, 10.09.56 ». Pour la couverture et l'étui, Picasso créa deux autres lithographies originales en couleurs, puis ajouta 24 gravures sur bois, exécutées par Georges Aubert, d'après des dessins dans l'esprit des in-texte du *Chef-d'œuvre inconnu*, le texte de Balzac que Picasso avait illustré en 1931 chez Ambroise Vollard.

« On peut affirmer que non seulement Max est le premier ami français de Picasso et qu'il va offrir libéralement à Pablo toute cette culture dont il est porteur, mais que, durant vingt ans ils vivront l'un à côté de l'autre, une amitié plus solide qu'on ne veut bien le dire, et toutes les 'batailles,' les grandes heures d'un art nouveau dont ils se veulent les chefs de file, à commencer par le cubisme. »

C'est avec Max Jacob que Picasso publie son deuxième livre illustré, le célèbre *Saint Matorel*, chef-d'œuvre commandé par Henry Kahnweiler en 1911. Ils se sont rencontrés en 1901 à Paris, l'un venant de Quimper, sa ville natale l'autre tout fraîchement débarqué de Barcelone. Le poète a découvert le travail du peintre dans la galerie d'Ambroise Vollard qui expose pour la première fois le jeune Pablo Ruiz Picasso. Les deux hommes partagèrent une chambre boulevard Voltaire avant que le peintre ne s'installe rue Ravignan, à cette adresse devenue mythique : « Bateau lavoir », baptisée ainsi par le poète. Au numéro 7 de cette même rue, Max Jacob louera même un temps une petite chambre pour faciliter ses visites quotidiennes dans l'atelier de son ami. Au sortir de la guerre, c'est encore à Picasso qu'il demande de devenir son parrain de baptême (le 16 février 1918, à la chapelle Notre-Dame-de-Sion à Paris), avant que Picasso ne lui demande d'être son témoin de mariage avec Olga Khokhlova six mois plus tard, à l'église orthodoxe Saint-Alexandre-Nevsky.

Douze ans après la mort tragique du poète, au camp de Drancy en 1944, Louis Broder permet à Picasso de livrer le plus bel hommage posthume qui soit, témoignage de cinquante ans d'amitié renvoyant aux premières heures de leur longue connivence. À





1.9.20.

1.9.20

2/2



soixante-quinze ans, Pablo Picasso œuvre ici comme jamais pour le grand compagnon de ses débuts. Celui auquel Éluard avait écrit sur un exemplaire de *Cours naturel* « À Louis Broder qui aime les livres encore plus que moi » a laissé dans le monde de l'édition d'art une empreinte aussi brève que majeure. Une dizaine de livres, deux collections « Miroir du poète » et « Écrits et gravures », dont cette *Chronique* est la deuxième publication, suffirent à distinguer les éditions Louis Broder dans le paysage éditorial de son époque.

En 1956, Picasso collabore à pas moins de dix livres, pour lesquels il donne une ou plusieurs illustrations originales. Des dessins originaux orneront ainsi les couvertures du catalogue raisonné Murlot, *Picasso lithographe III* (Monte-Carlo, André Sauret) et celles de deux expositions personnelles : *Picasso* (Cannes, Galerie 65) et *Picasso dessins d'un demi-siècle* (Paris, Berggruen & C<sup>ie</sup>). Pour un autre type de livres, Picasso illustre le texte de Roch Grey, *Chevaux de minuit*, paru chez Iliazd, celui de René Crevel, *Nuit*, paru chez PAB, ainsi que deux ouvrages d'hommage pour trois de ses plus proches amis : *Cocteau, Témoignage*, chez Pierre Bertrand ; *Éluard, Un poème dans chaque livre*, chez Louis Broder et cette *Chronique des temps héroïques*, point final de trente ans d'amitié avec Max Jacob.

*Pablo Picasso. Les Livres illustrés, collection Steinhauslin.* Genève, Cramer, 2006, p. 210, n° 78.

27903

1. 2. 3.



MICHEL  
HOUELLEBECQ

La possibilité  
d'une île

MICHEL HOUELLEBECQ

## 10 La Possibilité d'une île

Paris, Fayard, 2005

1 vol. (135 x 215 mm) de 485 p. et [1] f. Veau naturel estampé d'une plaque au cardorundum, teinté vert et noir, titre au film vert sur le premier plat, dos lisse, tranches dorées sur témoins à l'or blanc, contreplats veau naturel teinté vert et gris, garde de chèvre velours anthracite, chemise et étui assortis (reliure signée de Louise Bescond - titr. C. Ribal, 2022).

Édition originale.

Un des 179 premiers exemplaires sur Ingres d'Arches (n° XXXII), celui-ci hors commerce.

Envoi signé : « pour Jean-Luc [Marchant], en espérant qu'il trouvera justifié l'effort de découper les pages une à une. Michel Houellebecq ».

Satire sociale et morale du monde contemporain tout autant que conte philosophico-religieux, *La Possibilité d'une île* explore le clonage dans un avenir où l'humanité est décimée. Houellebecq et ses deux clones (ou clowns), Daniel1 et Daniel2, livrent un autoportrait de l'artiste en vieil homme, éclairé hyperréaliste, convaincu que tout ce que permet la science - y compris le moins souhaitable pour l'homme - sera réalisé.

Roman d'anticipation autant que mise en garde, *La Possibilité d'une île* est aussi une sinistre réflexion sur les rapports entre les générations dans un monde en décadence, noyé dans ses médiocrités : « le corps physique des jeunes, seul bien désirable qu'ait été en mesure de produire le monde, était réservé à l'usage exclusif des jeunes, et le sort des vieux était de travailler et de pâtir. Tel était le vrai sens de la solidarité entre générations : il consistait en un pur et simple holocauste de chaque génération au profit de celle appelée à la remplacer, holocauste cruel, prolongé, et qui ne s'accompagnait d'aucune consolation, d'aucun réconfort, d'aucune compensation matérielle ni affective ». Ce noir constat est à rapprocher de celui d'Arthur Schopenhauer - maintes fois cité dans *La Possibilité d'une île* - qui avait eu cette métaphore : « L'existence humaine ressemble à une représentation théâtrale qui, commencée par des acteurs vivants, serait terminée par des automates revêtus des mêmes costumes. »

*La Possibilité d'une île* échouera au prix Goncourt (par quatre voix contre six au *Trois jours chez ma mère* de Weyergans), et Houellebecq lui-même le considère comme son meilleur livre. Il sera salué entre autres par le regretté Philippe Muray, qui juge Houellebecq tout à fait visionnaire d'un monde à la dérive, sauvé par « cette attente millénariste d'une humanité neuve dégagée du malheur d'aimer, de la souffrance de vieillir et de la tragédie de mourir ».

Houellebecq avait donné de sa personne pour l'écriture de ce quatrième roman, à considérer qu'il fraya avec la secte des raéliens, trinquant avec Claude Vorilhon, alias Raël - grand gourou et voyou, incarné ici par un savant fou spécialiste de génétique et de biologie moléculaire dénommé Miskiewicz, à la tête d'une secte adorateurs des Elohim, extraterrestres responsables de la création de l'humanité. Houellebecq suivra de près les élucubrations savamment orchestrées depuis Genève de son entreprise d'utilité privée,

enquêtant et se renseignant sur la possibilité de l'existence d'un tel continent duquel sortiront tout droit ses clones lointains : Daniel25, Daniel26...

Un régal et un beau champ d'investigations pour Houellebecq, qui sera même consacré « prêtre honoraire » par Raël lui-même au congrès international raëlien de Sierre d'octobre 2005, en raison « de son intégrité et de son honnêteté exemplaire à n'avoir eu que des propos respectueux à notre égard, malgré les pressions journalistiques pour dire du mal de nous ». Dieudonné recevra la même distinction en 2015, tout comme Michel Onfray, qui, en 2006, l'apprit par voie de presse et répliqua n'avoir rien demandé à cette « tribu de demeurés ».

Le « club » est de qualité, puisque Houellebecq rejoint ainsi les 79 - à ce jour - autres non raëliens déjà nommés pour leurs actions en faveur d'une « Humanité plus juste et plus belle », parmi lesquels se comptent Madonna, Sinéad O'Connor, Bill Gates, Michael Moore, Hugh Hefner, Hugo Chavez, Eminem, Noam Chomsky, Julian Assange, Stephen Fry ou Elon Musk. Ce que c'est que la célébrité.

25065





Notices et maquette  
Hervé & Eva Valentin  
Pierre Boudrot

Photographies  
Thomas Graindorge  
@thomasgraindorgephoto

© Librairie Walden, 2022

© D.R.

Ce catalogue a été imprimé à 800  
exemplaires le 5 septembre 2022 par  
l'imprimerie Paillart à Abbeville.